

noémi
lefebvre

cales



l'enfance
politique

DU MÊME AUTEUR

L'autoportrait bleu, *Verticales*, 2009

L'état des sentiments à l'âge adulte, *Verticales*, 2012

l'enfance politique

Illustration de couverture :
Philippe Bretelle.

© Éditions Gallimard, février 2015.

noémi lefevre

l'enfance politique

verticales

J'étais comme ça, chez ma mère, dans mon lit sans rien faire, dans un retrait favorable à la contemplation.

Je contemplais des séries où passaient les saisons.

J'accédais, dans mon lit, sans rien faire, à une sérénité qu'on appelle aussi ataraxie. C'est une indifférence caractéristique de certains troubles du système nerveux central obtenue parfois sous l'influence d'agents neuroleptiques.

J'avais avalé l'intégrale d'un service médical, j'étais passée par les épisodes de désespoir de femmes d'intérieur et je commençais un mal de vivre au milieu d'enterrements.

J'étais dans un état idéal de l'être.

J'étais l'être en l'état et en toute unité, l'individu Martine, l'homme au sens d'humain réalisant son type, tirant de

lui-même tout son état d'étant, l'homme en tant qu'organisation suffisante et finie, sans condition ni rapport. Un homme, autrement dit, dénué de société.

Ma conscience collective était si diminuée que j'avais oublié mon riche legs de souvenirs et je manquais aussi pas mal de motivation pour continuer à faire valoir l'héritage indivis. Je ne me sentais pas faire partie d'une patrie et je m'interrogeais plus ou moins sur la notion de nation.

Indifférente à cet ensemble social fixé sur un territoire et soumis à l'autorité d'un même gouvernement, j'avais laissé tomber toute participation.

Ce qu'on attribue à l'homme civilisé n'avait plus d'importance.

Le civisme, la civilité et toutes ces vertus j'en avais pas l'idée. Même des choses plus anciennes comme la politesse et les bonnes manières ne me concernaient plus, enfin tout ce qui rend possible une adaptation m'était devenu tout à fait difficile.

Mon esprit mondain avait carrément disparu. Je ne comprenais rien aux usages actuels, j'étais comme qui dirait à l'état naturel, plus du tout dans le ton, sans aucun savoir-vivre. Infoutue d'accorder les vins avec les mets,

les couleurs aux matières, ne reliant plus la politique aux arts, le jugement au goût, les perceptions au réel, le réel à l'idée, l'idée aux connaissances.

Mes connaissances étaient devenues lointaines. Est-ce qu'elles m'évitaient? Ou est-ce que je m'étais séparée de moi-même? Quoi qu'il en soit, dans l'état où j'étais, c'était devenu inutile de m'avoir en contact ou de me cultiver parmi des relations, si bien que personne, à part ma mère bien sûr, ne me connaissait plus et personne, à part elle, n'aurait dit que j'étais quelqu'un, pas même comme on dirait de quelqu'un celui-là c'est quelqu'un, un numéro si vous voulez, mais un numéro est-ce que c'est encore quelqu'un, pour ça il aurait fallu que j'eusse une inscription mais je l'avais perdue avec ma condition, celle que j'avais avant.

Avant j'étais quelqu'un rempli de société. Socialement composé des pieds à la tête.

Depuis le début je m'étais composée. J'avais fait tout un travail de composition, je m'étais distinguée. Grâce à ma distinction je pouvais m'intégrer, c'était par habitude, j'y étais habituée, j'avais un habitus.

Ma dimension sociale m'était constitutive, mes ongles, mes chaussures, mon savon, mes oreilles, mon air général étaient conditionnés par ma situation.

Elle était assez bonne, je n'avais rien à dire, j'avais un travail, c'était dans la culture. Je m'étais cultivée dans le domaine culturel.

Je m'intéressais à l'art, par exemple. Ça ne servait à rien mais ça m'intéressait.

Je me souvenais de ça, qu'une œuvre d'art n'est pas comme un couteau, que ça ne sert à rien.

Que l'objet de l'art est l'art.

Que l'objet du couteau n'est pas l'art du couteau ni même l'art de couper.

Que l'art est inutile, que c'est pour ça qu'il sert, il sert à ne pas servir. À quoi sert de servir? je me demandais quand j'avais ce travail, ainsi qu'une famille.

J'y pensais, parfois, au sens de servir mais je ne me servais pas de cette pensée pour y penser et ça ne servait à rien d'y penser comme ça, sans que ma pensée serve.

J'avais cette pensée mais je ne m'en servais pas.

J'avais eu une famille et une habitation que j'appelais chez moi. J'avais beaucoup de choses dans mon

habitation, c'était des choses de valeur qui me symbolisaient, faisant que je me sentais tout à fait chez moi chez moi, étant si bien incorporées que réellement devenues mon intérieur. J'étais habitée par mon habitation avec mon habitus.

Incorporant mes choses, j'étais intérieurement dans mon corps collectif, j'avais tout ce qu'il faut et même davantage. J'avais tout en étant et j'étais ce que j'avais.

Mes choses et moi c'était tout un.

Les gens étaient contents, ils me reconnaissaient en voyant mes avoirs, nous avions, les gens et moi, beaucoup de choses en commun, tout se passait normalement au milieu de mes choses et nous étions heureux, d'un point de vue social c'était la vie heureuse et puis il s'est passé quelque chose dont je ne me souviens pas.

Longtemps je suis restée allongée chez ma mère, des jours et des jours. Je ne sais plus combien. Le temps se suspendait. J'étais une buse qui fait le Saint-Esprit ou si vous préférez un chien en arrêt, j'étais en arrêt dans mon lit comme un chien, c'était le lit de ma mère.

Ma mère m'avait donné son lit, elle elle dormait dans la cuisine, sur un Clic-Clac.

Il n'y avait pas de place pour ma mère dans le lit de ma mère parce que j'y étais.

Il y avait un fauteuil. Ma mère avait eu le choix, mais elle ne voulait pas dormir dans le fauteuil.

Ma mère a un fauteuil où elle dort, souvent. Elle dort dans le fauteuil sans s'en apercevoir. Elle s'assoit dans le fauteuil, elle y est, et soudain elle dort.

Elle est dans son fauteuil, je lui demande si elle dort parce que je vois qu'elle dort, elle me répond non mais elle dort.

Elle dit ça mais en même temps elle dort. Ma mère ment en dormant.

Ma mère prétend qu'elle ne peut pas dormir dans le fauteuil. C'est faux, elle y dort, mais bien que je sache parfaitement que ma mère ment, qu'elle dort très bien dans le fauteuil, évidemment je n'allais pas dire à ma mère qu'elle pouvait dormir dans le fauteuil. Étant donné que j'étais dans son lit.

Je n'avais pas envie de lui proposer son lit alors que j'y étais, pour dormir dans le fauteuil, parce que moi, par contre, je ne dors absolument jamais dans un fauteuil. Je ne suis pas aussi vieille que ma mère.

Donc ma mère a eu l'idée du Clic-Clac en y réfléchissant. Elle y a réfléchi et elle s'est décidée.

Elle a fait comme ça, elle a trouvé un Clic-Clac et elle l'a installé dans sa cuisine, c'est son idéologie.

L'idéologie de ma mère est un ensemble plus ou moins cohérent de représentations et de croyances auxquelles elle tient on ne sait pas pourquoi. C'est ainsi, l'homme croit et il se représente. En tant que mère, souvent il croit en la cuisine où il se représente.

Le matin ma mère se levait, elle repliait le Clic-Clac, elle faisait comme ça. Elle poussait d'abord avec le pied, elle soulevait d'une main tout en pliant de l'autre, du premier coup.

Après elle faisait sa gym dans la cuisine, elle touchait son pied avec sa main et l'autre pied avec l'autre main.

Ma mère est pleine d'énergie.

Elle sautillait et elle levait les bras en inspirant et les redescendait en expirant et elle faisait des moulins, depuis des années elle fait ça, les moulins mais elle n'est pas ce qu'on appelle une adepte du sport, ma mère s'en fout, du sport, parce qu'elle n'a pas de corps.

Ma mère est sans corps.

Le corps n'est pas dans la tête de ma mère. Ma mère a une absence de corps en tête.

Le corps de ma mère ne pèse rien du tout. Il est presque vide. Ma mère n'a pas d'organes, ma mère a une âme, c'est tout ce qu'il y a dedans, elle vit sans reins ni foie ni cœur ni rate ni estomac ni poumons ni viscères. Ma mère n'a pas à s'occuper de tout ça, elle n'a besoin de rien. Elle a une âme qui produit l'énergie. Ma mère fait la gym avec son âme.

La gym est une discipline de l'âme à laquelle ma mère se plie tous les matins en faisant des moulins.

La discipline de l'âme de ma mère est une direction morale orientée par la prière.

Elle mouline en priant et prie en moulinant.

Après elle fait le café.

Le matin, ma mère apportait le café et elle disait Bonjour Martine.

Parfois je répondais. Parfois je le disais, je pensais bonjour, je voulais dire ce que je pense, donc bonjour. Je ne

disais plus bonjour sans penser à le dire. Je préférerais ne rien dire.

J'entendais le bonjour de ma mère et je ne disais rien.

Cette habitude de dire bonjour tous les jours est typique de ma mère. Ma mère pense que je dois faire comme elle, dire bonjour. Elle m'a élevée comme ça, suivant les principes de son éducation.

Suivant l'éducation de ma mère il faut dire bonjour pour faire plaisir à sa mère.

Elle me disait *dis bonjour* et je le disais.

Je disais bonjour, naguère, pour faire plaisir à ma mère, mais je me disais, dans mon lit chez ma mère, que c'était terminé, cette époque de ma mère qui me dit *dis bonjour*.

Que je n'avais pas à dire toujours bonjour.

Que si j'étais de retour chez ma mère pour dire bonjour tous les jours à ma mère, que si je devais tout recommencer en commençant par dire bonjour pour faire plaisir à ma mère non merci, je préfère m'abstenir.

Parfois je pensais fuck you à la place de bonjour. Me disais fuck you and fuck your fucking bonjour. Mais je ne le disais pas.

Je respecte ma mère.

Je ne dis jamais fuck you à ma mère, ni rien en anglais. Si j'ai quelque chose à dire à ma mère je lui dis dans sa langue. Elle ne parle que sa langue maternelle. Pour dire fuck you, par exemple, ma mère dit va te faire foutre, car ma mère parle comme ça.

Moi non. Si je parlais comme ça à ma mère elle se briserait en larmes, elle s'effondrerait de désespoir et mourrait en morceaux, elle serait anéantie et ma mère dans cet état non merci.

Ma mère et moi nous avons une relation asymétrique. Elle ne peut pas comprendre certaines choses en anglais, que je peux entendre, apparemment, dans sa langue maternelle.

Ma mère a un pouvoir que je ne peux pas avoir. Elle a du pouvoir parce qu'elle est fragile, il faut faire attention avec une mère comme ma mère, parce qu'elle est fragile et elle a du pouvoir.

Mais ce n'est pas une raison pour mentir à ma mère. Penser fuck you et ne pas le dire, d'accord, mais dire bonjour sans le penser c'est mentir à sa mère pour lui faire plaisir.

Je n'avais pas l'intention de mentir tous les jours, j'avais perdu le désir de mentir même pour faire plaisir et surtout à ma mère, ce que je me disais, le matin, quand ma mère arrivait, que non, fini, je ne voulais plus dire bonjour sans le penser, à ma mère, pour lui faire plaisir, me disais que c'était grave de mentir à sa mère pour lui faire plaisir, me disais que c'était grave de mentir à sa mère, me disais que c'était grave de mentir, me disais que c'était grave. J'étais grave.

Souvent dès le matin je faisais même une gueule de six pieds, soit environ deux mètres.

Ma mère ne disait rien, elle a de l'empathie, c'est une capacité à entrer dans quelqu'un.

Elle me rentrait dedans tout en restant dehors. Elle me rentrait mais elle n'y était pas. Il n'y a pas la place pour deux, même pour ma mère.

Ma mère n'est pas chez elle à l'intérieur de moi.

Et s'il m'est arrivé d'être à l'intérieur d'elle, c'est entièrement sa faute.

Et si je suis chez elle, je ne suis pas pour autant à l'intérieur parce que j'en suis sortie, ma mère c'était invivable au bout d'un certain temps, d'être toujours dedans.

Donc j'étais chez ma mère mais je n'y vivais pas. Je n'y serais pas, chez elle, si je devais y vivre.

Nous sommes, elle chez elle, moi aussi, entièrement séparées. Ma mère n'est pas moi, heureusement, je préfère, il y a des limites, même si ma mère est bien.

Et je ne suis pas ma mère, ce qui est une bonne chose. Parce que ma mère a pas mal de problèmes.

Déjà dans son enfance elle n'a pas eu d'enfance, ça l'a traumatisée. C'est à cause de la guerre, ça l'a traumatisée, les deux si vous voulez, la guerre et son enfance. Mais elle a survécu. Ma mère est un exemple.

Il y en a d'autres. Elle n'est pas la seule, ça n'a rien de spécial, elle est comme les autres, d'ailleurs elle se comporte tout à fait normalement.

Elle fait tout normalement pour être comme les autres.

Elle fait gaffe, ma mère. Elle n'a presque pas de manifestations cliniques polymorphes ni de fixation symbolique de l'angoisse ni d'expression de conflits psychiques inconscients, elle n'a presque jamais de symptômes variés paroxystiques ou plus ou moins durables.

Ma mère a une partie principale qui fait tout normalement, une partie secondaire qui fait gaffe et une petite partie qui peut partir en vrille et monter dans les tours.

Elle a parfois des crises, mais qui n'en a pas. Ce qu'elle me dit quand elle a des crises, que qui n'en a pas. Ma mère ne veut pas qu'on la stigmatise à cause de ses crises.

Les crises de ma mère commencent en silence. Le silence de ma mère s'enfonce en profondeur, agit en sous-marin qui subit une pression à cause de l'immersion. Là elle active son réacteur, elle développe une puissance de propulsion, elle affole son hélice et elle monte dans les tours.

Quand elle a des crises, ma mère gère. C'est bon ! je gère ! dit ma mère en criant sa crise et en effet, au bout d'un moment elle a fini sa crise.

Mais depuis que j'étais chez ma mère dans mon lit à rien faire, elle était en pleine forme.

Elle avait une joie de vivre.

On dirait que ma mère, si je vais mal, elle va bien.

Elle allait et venait avec sa joie de vivre, elle tirait les rideaux, elle disait il fait beau.

Ma mère annonce le temps qu'il fait surtout quand il fait beau, elle a une conception du bonheur en fonction du soleil. Peut-être que c'est vrai pour l'homme occidental mais à l'échelle mondiale je ne sais pas, ça dépend de ce qu'on appelle bonheur, si c'est une humeur ou une situation mais ma mère confond tout et elle dit qu'il fait beau pour dire que tout va bien.

Je n'en parlais pas, de cette question du temps, ni qu'il fait, ni qui change, moi ces conversations sur les thèmes invariables de la pluie et du beau temps ça me tombe. Ma mère dit qu'il fait beau, à quoi bon, je la laisse.

Elle se mettait sur son lit qui était tout de même mon lit et elle servait le café. Elle et moi on buvait et on fumait au lit. Ma mère fume aussi, c'est nouveau, elle a repris, je fume alors elle fume, c'est pour me faire plaisir, ma mère est con, elle est vieille et elle va en mourir.

Elle va mourir de fumer à cause de sa vieillesse. Mais ça lui donne un genre, c'est son nouveau genre de se donner ce genre qui fume.

Ma mère, quand elle fume, elle prend des poses avec des effets de poignets et de jambes croisées. C'est assez beau.